

905
12^{re}

LA REVUE ACADIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

PARAISSANT LE 20 DE CHAQUE MOIS

1ère ANNÉE NOVEMBRE et DECEMBRE 1917 Nos. 11 et 12

SOMMAIRE

Sur le bord de la tombe	- -	LA REVUE ACADIENNE
A travers vingt-cinq années d'apostolat		R. P. EM. GEORGES
Mgr Patrice Chiasson	- - - -	E.-D. AUCOIN
Hommages aux Canadiens-français	- -	E.-L. AUCOIN
Le vieux rouet de chez nous	- -	EMERY DU TERROIR
Le réveil acadien	- - - - -	A. L. A.
Les vocables algonquins, etc.	- - -	HON. P. POIRIER
Table générale des matières	- - - - -	

ABONNEMENT ANNUEL - - - \$1.00

DIRECTEUR:

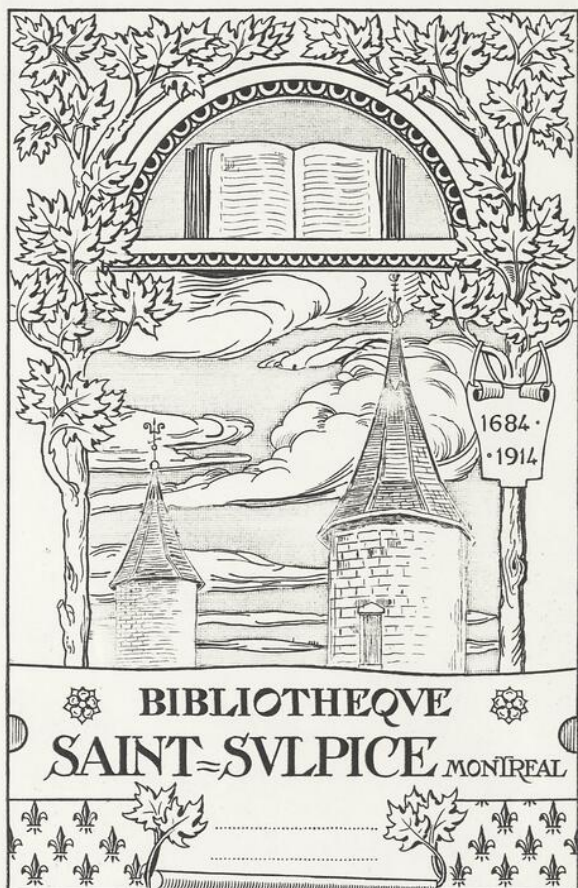
DR EDMOND-D. AUCOIN,
DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE MONTRÉAL.

REDACTION ET ADMINISTRATION:

1918, RUE SAINT-DENIS, 1918
MONTREAL

Nos collaborateurs

AUCO
 AUCO
 ARSE
 BOU
 BRA
 BOU
 BUR
 COR
 COR
 DOU
 GEO
 GAU
 GAU
 HEB
 LEG
 LeB
 LeB
 LeB
 MON
 MAL
 MIL
 POIR
 ROBI
 RIC
 SULT



Montréal.
 Montréal.
 Ottawa.
 e, N. B.
 se, N.E.
 h, N.E.
 a, Sask.
 a, E.U.
 er, N.E.
 Ottawa.
 st, N.B.
 Ottawa.
 Montréal.
 Montréal.
 Montréal.
 n, N.B.
 st N.E.
 Montréal.
 at, N.E.
 Montréal.
 Montréal.
 Ottawa.
 Ottawa.
 , Minn.
 Ottawa.

VILLENEUVE, (Rév. Père) R., O.M.I., homme de lettres, - Ottawa.

I

LA REVUE ACADIENNE

PUBLICATION MENSUELLE

Directeur :

Docteur Edmond-D. Aucoin

Membre de la

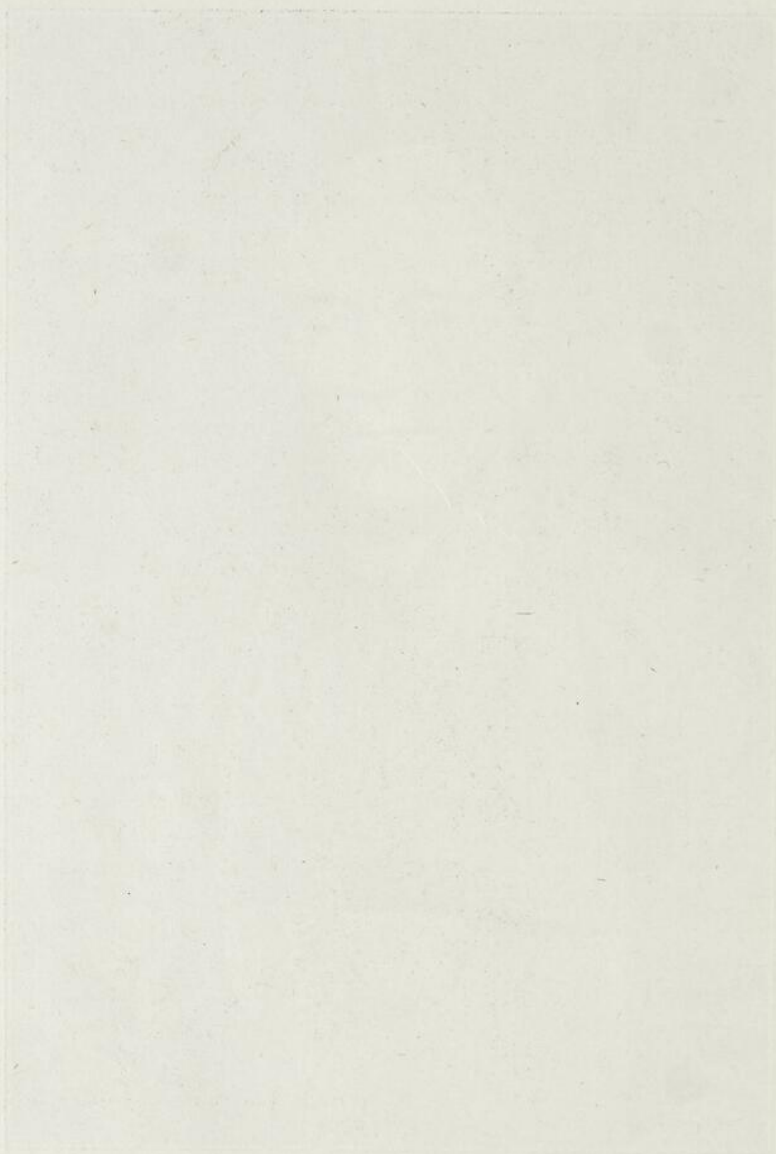
Société Historique de Montréal

Édition
Saint-Sulpice

**Première Année
1917**

ADMINISTRATION :

**1918, RUE ST-DENIS, 1918
MONTREAL**



Sur le bord de la Tombe

Mes Chers Lecteurs,

Je suis bien jeune, et pourtant j'ai connu les soucis de la vie. Il y a bientôt douze mois, par exception à la loi générale de la création des autres êtres, je demandais à voir le jour afin de jouir de l'existence sur la terre en accomplissant une mission patriotique. Ce besoin de vivre et cet appel à la lumière, je les ai fait entendre dans le cerveau d'un jeune homme qui aimait sa patrie et qui voulait la faire mieux connaître pour qu'elle fut mieux aimée.

Quelle n'a pas été ma joie par un beau jour de janvier de me voir au nombre des messagères fidèles des plus douces espérances ! Dès ce jour, j'ai été contente de mon origine, fière de ma toilette et enchantée de mon petit nom : *La Revue acadienne*.

La province de Québec, accoutumée à donner l'hospitalité à tout ce qui parle de "l'idylle d'amour de la vieille Acadie," m'a accueillie avec empressement. J'ai eu même l'honneur de visiter, à chaque mois, les cabinets d'étude des plus hautes dignités ecclésiastiques au Canada. Les différentes bibliothèques de la métropole ne m'ont pas été inconnues, voire même, celle du parlement fédéral.

Je me suis sentie et je me sens encore à l'aise à coté de mes cousines de France et du Canada, mais...c'est tout naturel, il n'y a que chez les Acadiens que je me trouve chez nous. Hélas ! chers Acadiens, j'hésite à relater ce que vous me faites souffrir. Je suis née de vous avec des sentiments d'une fille unique. Je comptais sur votre paternelle protection. Même à l'état de puissance, j'avais entendu parler de la générosité proverbiale du peuple martyr. Mais...où sont ces cœurs d'antan ? Je suis fille unique, mais bien loin d'être choyée. Des plus âgées que moi et d'une famille étrangère, occupent ma place à plusieurs foyers. Je voudrais entrer, on ne veut pas ouvrir.

Mon sort est d'autant plus douloureux que c'est chez nous que je voudrais vivre, chanter et prier.

Toutefois, ces ombres de tristesse ont été maintes fois dissipés à la voix sympathique de mon frère aîné : le journal l'Évangéline.

Le nombre de mes lecteurs est encore bien petit, hélas ! mais ceux qui ont bien voulu me faire le doux plaisir de me recevoir à chaque mois ont dit de si belles paroles sur mon compte que j'ai cru d'abord à une longue et prospère existence... Avec les jours, les semaines et les mois se sont en allés mes rêves enchanteurs. J'ai appris à juger mon peuple de prédilection tel qu'il est en réalité et non pas tel que je le voudrais être. De lui dépend le nombre de mes jours—puis-je dire de mes années ?

Toute modeste que je puis être pensez-vous mes chers lecteurs, que je mérite de continuer ma mission ?

Si toutefois mon premier son de clairon vous résonne encore à l'oreille, joignez vos voix à la mienne pour chanter le *réveil acadien*. Mais pour mener vers la victoire cet avant-garde de triomphe national, il vous faut mobiliser... des fonds.

Pardon, je laisse ce ton guerrier à des frères robustes et forts et je reprends mon allure plaintive et féminine. Allure plaintive... sera-ce bien là la note qui va toucher les cœurs des grands criards de patriotisme d'occasion ? Messieurs, de la classe dirigeante qui prétendez forger la chaîne de défense territoriale, et qui voulez faire passer votre nom à la postérité, tâchez donc de vous faire d'abord inscrire au nombre des bienfaiteurs de la vraie messagère historique acadienne. (Il serait intéressant de citer ici des noms). De tous les hommes de profession aux provinces maritimes, je n'en connais pas deux douzaines. Ce chiffre divisé par deux vous donnerait le nombre des instituteurs et institutrices abonnés. Sur plus de cent cinquante succursales de la Société l'Assomption, quatre ou cinq m'ont payé leur abonnement. On me dit que la Société Mutuelle l'Assomption atteindra bientôt ses huit mille membres; moi je ne connais pas encore le numéro 300. Et dire que le recensement de 1911 donne près de 170000 âmes acadiennes !

Mes chers lecteurs acadiens, si vous désirez me voir grandir, il vous faut faire parvenir deux dollars à l'administration, un pour vous et un second pour l'abonnement d'un ami. Même à ce compte, je serai chancelante mais mon directeur me promet la vie à cette condition.

Si malgré mes supplications et celles de plusieurs de mes bienfaiteurs vous faites encore la sourde oreille, j'aurai la désolation de me voir rangée, au 1er janvier 1918, au nombre des feuilles qui ont vécu.

La Revue acadienne.

A travers vingt-cinq années d'apostolat

LES EUDISTES AU CANADA

1890—1916

CHAPITRE LIMINAIRE

Coup d'œil d'ensemble. Les Eudistes et le Canada au XVII^e siècle ;—au XVIII^e siècle — Leur introduction définitive au XIX^e : développements successifs.

(suite)

Or, le jour même où était signé l'ordre de départ pour la Nouvelle-Écosse des PP. Blanche et Morin, les Acadiens accourus en foule des extrémités du Nouveau-Brunswick, de l'île du Prince-Édouard, du Cap Breton, et réunis en grande convention, célébraient à la Baie Ste-Marie, l'Assomption, leur fête nationale : à deux genoux, à l'endroit précis où devait bientôt s'élever le futur collège, cette foule immense et profondément chrétienne, chantait à pleines poitrines son hymne national, l'Ave Maris Stella, et elle suppliait avec confiance sa toute puissante Patronne de ne pas abandonner son peuple et de lui accorder les maîtres chrétiens dont sa jeunesse avait besoin.

Les Pères Blanche et Morin s'embarquèrent donc à Liverpool sur le Carthaginian, le 2 septembre, et le 13 du même mois, ils présentaient leurs hommages à sa Grandeur Mgr O'Brien.

Celui-ci, qui ne comptait plus sur les Eudistes, fut plutôt surpris et même embarrassé de leur arrivée : il l'était d'autant plus qu'il avait promis aux Pères de la Miséricorde les missions de la Baie Ste-Marie, en leur confiant l'établissement du collège projeté.

On finit toutefois par s'expliquer et par s'entendre : deux jours après, les deux voyageurs arrivaient à St-Bernard où ils reçurent des PP. Gay et Parker, le plus cordial accueil.

Le 2 novembre suivant les Pères ouvraient les classes dans la maison curiale : le collège Ste-Anne était fondé. Nous en dirons bientôt les pénibles débuts, puis les douloureuses épreuves qui en hâtèrent le développement. Qu'on nous permette, pour finir ce premier chapitre, de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'épanouissement de cet humble rameau que nous venons de voir se détacher

du tronc de la Congrégation de Jésus et de Marie, pour prendre vigoureusement racine dans le sol de la Nouvelle-France ; il est devenu depuis un arbre magnifique à l'ombre duquel vont grandir désormais des générations de catholiques et de Français.

En 1893 le T.-H. Père LeDoré apportait à ses fils d'Acadie le réconfort de sa visite paternelle : cette visite a son histoire, ou plutôt ses histoires : je m'en voudrais de n'en pas extraire quelques détails savoureux.

Le T.-H. Père avait pris place, le 14 avril, à bord de la Touraine ; c'était l'époque de l'exposition de Chicago : ce qui explique la composition plus que cosmopolite du personnel du navire où toutes les races se coudoyaient : bref une Babel en miniature.

Le samedi 23, la Touraine jetait l'ancre en rade de New-York et quelques heures plus tard, grâce à la complaisance des officiers de douane, et moyennant une *modique* rétribution de trois dollars — vraiment c'était pour rien ! ? ! — le T.-H. Père arrivait chez nos sœurs du Bon Pasteur de l'East River.

On devine l'accueil que ces bonnes sœurs firent au successeur du B. P. Eudes ; cet accueil à la fois fraternel et filial, fut presque éclipsé toutefois, par la réception empressée que le R. P. Edwards, curé de l'Immaculée Conception, et supérieur de la communauté, ménagea au T. H. Père : il le combla d'attentions délicates, et de ces petits soins auxquels l'étranger doit, pendant de courts instants, l'illusion de se trouver chez soi. Puis, en compagnie du plus aimable des ciceroni, ce fut une véritable course à travers New York, dont les différents monastères et communautés religieuses furent comme autant d'étapes.

Un supplice inouï pour lui, attendait notre visiteur à chacune de ses stations : Etre le Père LeDoré et se voir condamné au silence, alors qu'on a tant et de si intéressantes choses à dire ! Il fallut bien s'y résigner pourtant et se contenter, un peu partout, de quelques mots échangés, vaille que vaille, que complétait et traduisait la respectueuse sympathie qu'on se témoignait de part et d'autre.

Il faut dire que le bon Père n'était pas au bout de ses peines : bien des aventures, et quelques unes d'un tour plutôt tragique, devaient marquer ses allées et venues à travers le Nouveau Monde. Qu'on en juge par l'histoire suivante, racontée avec un grain d'humour, par le T.-H. Père lui-même.

“A Boston les voitures de place sont d'un prix raisonnable ; pour 2.50 francs on me conduisait à l'église française desservie

“par les excellents Pères Maristes. Le Révérend Père Supérieur “était absent. Je demande son assistant. Au bout de quelques “minutes, un Père se présente, avec un air grave et un regard “scrutateur. Je lui offre mes hommages et je décline mon nom et “mes qualités. “Comment, malheureux, me dit-il avec force et “indignation, vous osez vous présenter ici?... Reprenez vos colis “et veuillez sortir de chez nous. On nous a prévenus que vous “viendriez ; mais on nous a dit aussi qui vous étiez”. Ne me ren- “dant pas compte de cette algarade, je tourne la chose en riant ; “loin de prendre le chemin de la porte, je me mets à donner force “détails sur les Pères Oblats que je connais. Hélas ! Je ne fais “qu’embrouiller par là mon affaire. C’est en effet par erreur que “le P. Blanche m’avait dit que je trouverais des Oblats à Boston ; “j’étais chez des Maristes. Le Père me fait remarquer ma méprise “et il n’en est que plus obstiné à me prier de sortir. “Nous aimons beaucoup les Eudistes, me dit-il ; nous connaissons le R. P. LeDoré et nous l’estimons tout particulièrement ; nos rapports réciproques sont des plus affectueux ; quant à vous, de quel droit osez-vous vous faire passer pour ce que vous n’êtes pas ?” Je donne alors “mille détails sur les Pères Maristes de Paris et de Lyon ; je parle “de la récente assemblée provinciale de Seulis—Rien ne peut con- “vaincre mon interlocuteur de mon identité. “Tout cela est très bon, me répondit-il ; encre une fois nous aimons le R. P. LeDoré et nous serions heureux de le recevoir ; mais vous c’est autre chose. Avez-vous des papiers ?” J’exhibe ma feuille de pouvoir signée “du Cardinal Richard ; je montre mon billet d’électeur, daté à “peine de quinze jours ; j’essaie de faire comprendre que j’arrive “directement de Paris. Le Père était ébranlé, mais pas il n’était “convaincu. Sur ces entrefaites deux Pères rentrent à la commu- “nauté, et l’un d’eux, ancien élève de Valogne, me reconnaît et me “salue par mon nom. Alors tout s’explique. Un aventurier s’é- “tait présenté chez les Pères de Washington, en se donnant comme “le Supérieur Général des Eudistes, et il avait annoncé son projet “de se rendre à Boston. La fraude avait été découverte ; et “depuis quelques jours le Père qui m’avait reçu s’était préparé à “accueillir comme il le méritait le faux P. LeDoré. Il s’en acquitta “à merveille....”

La traversée de Boston à Yarmouth se fit dans un épais brouillard, agrémenté d’une pluie abondante et de violentes rafales.

Le Père Blanche venu de Church Point à la rencontre du T.-H. Père, l'attendait au débarcadère. Après les premières effusions de l'arrivée, on se rendit au presbytère de Yarmouth, chez le Père MacCarthy, qui quelques années plus tard, devait remplacer Mgr O'Brien sur le siège archiépiscopal de Halifax.

L'heure du train ne permettait guère un séjour prolongé à Yarmouth : il fallut bien se remettre en route, mais pour Church Point, cette fois.

Nos voyageurs y arrivèrent au beau milieu d'une tempête de neige des mieux réussies : le T.-H. Père pouvait immédiatement prendre contact avec les charmes variés de la Baie Ste-Marie. La plupart des Pères du Collège s'étaient intrépidement portés à sa rencontre ; après une courte mais chaleureuse cérémonie de réception, on prit le chemin du Collège où l'entrée se fit triomphalement au son vibrant des cloches, aux accents joyeux de la fanfare et dans une allégresse générale... Celle-ci devait se prolonger pendant les trois semaines que dura le séjour à Church Point du T.-H. Père.

De Church Point le Père LeDoré se rendit à Halifax où il tenait à faire visite à l'archevêque Mgr O'Brien, et pour lui présenter ses hommages, et aussi pour arrêter avec sa Grandeur un second projet de fondation qui était dans l'air depuis quelque temps déjà : c'est en réalité dans cette entrevue que furent réglés la création d'une aumônerie chez nos sœurs du Bon Pasteur et l'établissement du grand séminaire de Halifax.

Le désir d'acquérir une connaissance plus approfondie du pays, où les indications de la Providence semblaient devoir fixer un jour notre Congrégation, décida le P. Général à poursuivre sa route vers le Canada français. On était en grandes fêtes à Québec le jour de son arrivée : on y célébrait le deuxième centenaire de la fondation de l'Hôpital Général. Les circonstances étaient donc, pour lui, on ne peut plus favorables pour se ménager de précieuses relations.

Dès le soir même, il était gracieusement invité par Mgr Bégin, à prendre la parole dans une réunion publique tenue dans la salle des fêtes de l'Université. D'enthousiastes applaudissements répondirent à la magnifique improvisation, dans laquelle il salua avec sa délicatesse habituelle, l'élite de la Providence de Québec groupée ce soir-là, autour de lui. Les émotions de cette soirée

furent un des plus doux souvenirs qu'il devait garder de ce premier voyage.

Un pèlerinage à la bonne Ste-Anne s'imposait au vrai breton d'Auray qui parcourait la Province de Québec : aussi après avoir retrouvé la langue et les mœurs de la France au milieu des Acadiens et des Canadiens, eut-il à cœur d'aller respirer la foi et la piété de la Bretagne au sanctuaire de Beaupré.

Le soir de ce pieux pèlerinage, notre infatigable voyageur se dirigeait vers Montréal, Ottawa, où il désirait vivement renouer avec nos sœurs des deux observances et avec les différentes communautés de ces deux villes, de vieilles et fidèles amitiés, dont quelques unes remontaient fort loin en arrière. Partout on rivalisa de prévenances en son honneur : tout dans ce voyage fut pour lui, aimable, joyeux, fraternel.

Mais le moment de reprendre le chemin de la France approchait ; ce voyage dont la Congrégation devait bientôt récolter les fruits, avait atteint son but : les fils du Père LeDoré pourraient désormais venir au Canada ; leur Père les y avait fait connaître et aimer partout où il avait passé, et les vives sympathies qu'il s'était acquises allaient tout naturellement se reporter sur eux.

Dès le printemps de 1894 la construction du séminaire de Halifax fut commencée et même assez activement pour qu'on put espérer, un instant, en faire l'ouverture dès le mois de septembre suivant.

Au mois de mars 1895, seconde visite du T.-H. Père Général pendant laquelle furent inaugurées à Church Point, les fêtes qui devaient se célébrer en France à l'occasion du 25ième anniversaire de son généralat. C'est également au cours de cette seconde visite que le T.-H. Père eut l'honneur de prêcher les retraites ecclésiastiques de l'archidiocèse de Québec, resserrant par là, les liens de vénération et d'estime réciproques qui, dès son premier voyage, s'étaient formés entre lui et les personnages les plus distingués de l'antique métropole canadienne.

Sa troisième visite en 1898 fut le point de départ de la maison du Sacré-Cœur de Caraquet. Des négociations relatives à cette future fondation, étaient, depuis longtemps entamées entre Mgr Rogers et M. l'abbé Allard, curé de Caraquet. Déjà dans l'hiver de 1895-1896, les RR. PP. Cochet et Blanche avaient fait, à ce sujet, un voyage à Chatham. Rien cependant n'avait été arrêté et ce fut précisément pour en arriver à quelque conclusion

pratique que, profitant de ce nouveau séjour au Canada, le Père LeDoré alla rendre visite à sa Grandeur Mgr Rogers ; leur entrevue ne manqua pas d'une piquante originalité ; le T.-H. Père en a souvent parlé depuis en termes fort plaisants. Sa démarche ne fut cependant pas inutile, car le 14 novembre 1898, le R. P. Morin— dont le nom restera associé à celui de toutes nos fondations— partait pour Caraquet où il était chargé de jeter les fondements du futur collège.

En 1902, la Congrégation de Jésus et de Marie franchit les limites des Provinces Maritimes. On sait dans quelles circonstances : l'orage grondait en France menaçant d'y détruire toutes les sociétés religieuses. Le Souverain Pontife Léon XIII avait bien essayé sinon de conjurer l'orage, au moins d'en atténuer les ravages ; ses hautes pensées de conciliation et d'apaisement s'étaient heurtées à la mauvaise foi et au cynisme des mandataires des loges qui depuis trop longtemps déjà, occupent en France les premières charges du pays.

L'arrêt de mort des sociétés religieuses allait être signé : il importait d'en prévenir les conséquences ; vers le mois de juillet 1902, eut lieu, au Collège St-Jean de Versailles, une réunion de tous les supérieurs de la Congrégation ; le Père Général y fit l'exposé de la situation, se demandant avec anxiété que faire et où aller.

Le Père Blanche qui depuis longtemps avait fait ses preuves était présent à cette réunion : l'obéissance qui l'avait envoyé au Canada en 1890, l'en avait rappelé en 1899 à l'expiration de son mandat comme supérieur ; c'est à lui que le T.-H. Père confia la délicate mission d'aller chercher du pain et un refuge pour ses frères, sur le point d'en manquer. "Allez, lui dit-il, pour toute feuille de route, votre bon ange vous conduira".

Héroïque pèlerin de l'obéissance et de dévouement le Père Blanche reprend le chemin de l'Amérique où il a déjà tant travaillé et tant souffert.

Il se dirige d'abord vers le sud des États-Unis : il a entendu dire qu'il y a des Acadiens à la Nouvelle-Orléans et, un instant, il caresse le rêve d'aller recommencer, sur les bords du Mississippi, l'œuvre de la Baie Ste-Marie. C'est plein de ces généreuses espérances, qu'il frappe à la porte de l'archevêché : il y rencontre un accueil plus que réservé de la part du coadjuteur Mgr Roussel, l'un des anciens élèves, pourtant du Collège de Redon : "*il n'y*

a rien à faire pour vous ici, mon Père, lui dit celui-ci, en substance : vous n'y seriez que la cinquième roue à un chariot."

L'archevêque auquel il se présente ensuite, ne lui montre d'abord que froideur et défiance : "Que voulez-vous donc que je vous donne ? Nous avons abondance et surabondance de Congrégations" . . . Puis se ravisant : "Il y a bien les Acadiens parmi lesquels vous pourriez peut-être faire quelque chose : nous aurons conseil à l'archevêché d'ici à quelques jours et je vous rendrai réponse alors." Le conseil eut lieu bien à la date indiquée, mais l'opposition du clergé à l'admission de nouveaux étrangers dans le diocèse y fut telle qu'elle empêcha tous pourparlers ultérieurs : le Père Blanche n'avait plus qu'à plier bagages.

De la Nouvelle-Orléans il se rendit au Texas chez Mgr Durieux : d'autres déboires l'y attendent. A la sacristie de la cathédrale où il se présente tout d'abord, on lui fit subir le plus inquisitorial des examens : de guerre lasse le pauvre Père réclame qu'on lui accorde au moins la Ste Communion, s'il ne peut être admis à célébrer la Ste Messe : on fait droit à sa demande d'assez mauvaise grâce.

Il est ensuite introduit auprès de l'évêque : "Vous êtes le bienvenu, mon Père, lui déclare Mgr Durieux dès qu'il lui a entendu exposer l'objet de sa visite ; c'est la Providence qui vous envoie . . . Venez d'abord déjeuner, nous causerons ensuite . . ." On causa longuement : hélas ! les bienveillantes propositions faites par le bon évêque étaient pratiquement inacceptables : nous n'étions pas prêts pour ce genre d'œuvres. Le Père Blanche devait aller chercher fortune ailleurs. Il s'adressa effectivement, mais sans plus de succès, à plusieurs autres évêchés.

Un changement de direction s'imposait : brusquement le Père quitte, pour le Nord, son voyage à travers le Sud : par la Nouvelle-Orléans et New York il gagne Fall River où le curé, un ancien missionnaire de la côte Nord, M. l'abbé Giguère, lui offre l'hospitalité la plus aimable.

Pendant le dîner arrive une dépêche de Mgr Blais, évêque de Rimouski, rappelant un de ses prêtres qu'il avait prêté à M. Giguère ; la grande pénurie de prêtres dont souffrait alors le diocèse de Rimouski avait nécessité ce brusque rappel. Cet incident fut un trait de lumière pour le Père Blanche : le soir même il part pour Rimouski ; à Lévis quelle n'est pas sa surprise de rencontrer le vicaire général de Rimouski, Mgr Langis qui revenait

lui-même de Montréal où il était allé demander aux Sulpiciens un professeur de philosophie pour son séminaire.

Nos deux voyageurs lient ensemble conversation et se font mutuellement offre de bons services. *“Venez avec moi, dit le vicaire général à son interlocuteur, Mgr Blais est actuellement à Québec avec les autres évêques de la province et je vous présenterai à lui ainsi qu'à ses vénérés collègues...”*

Une fois la présentation faite et les premiers saluts échangés, Mgr Blais fait connaître au mandataire du Père LeDoré l'embarras dans lequel le met le refus de ces messieurs de St-Sulpice. Cet embarras était vraiment providentiel pour le Père Blanche : une heure plus tard le R. P. Jenet, alors à Halifax, recevait l'ordre de se rendre à Rimouski pour se mettre à la disposition de sa Grandeur, qui dès ce moment témoignait à notre Congrégation cette sympathie pleine de bienveillance dont, depuis, nous avons tant de fois éprouvé les marques.

D'autres rencontres, non moins providentielles que la précédente, attendaient le Père Blanche à Québec : Mgr Labrecque évêque de Chicoutimi se montra immédiatement tout disposé à faciliter aux Eudistes l'entrée de son vaste diocèse. . . Dès ce premier échange d'idées on pouvait entrevoir tout le riant avenir que la générosité de sa Grandeur allait bientôt assurer à ses nouveaux protégés.

De son côté, Mgr de Valleyfield manifesta le désir d'avoir quelques uns de nos Pères attachés au séminaire de sa ville épiscopale. Ce désir devait se réaliser l'année suivante à la suite du voyage en Europe de Mgr Emond et ses démarches qu'il fit alors, à cette fin, auprès de Père Général.

Le Père Blanche n'avait plus qu'à retourner en France, pour y rendre compte, à son supérieur général, de l'heureuse issue de la délicate mission dont il avait été chargé. Celle-ci terminée il alla reprendre ses fonctions au Collège de Versailles : il avait été absent du commencement de juillet à la fin de septembre.

Au mois de décembre de cette même année, 1902, une nouvelle obédience le renvoyait au Canada pour y régler définitivement les fondations dont, dans son précédent voyage, il avait posé les jalons.

Cette seconde mission était d'autant plus difficile à remplir, qu'il revenait au Canada à l'insu de ses confrères qui s'y trouvaient

déjà, et de plus, muni des plus amples pouvoirs de la part du T.-H. Père Général. De Troy, où il descend chez le Père Rey, il mande d'urgence auprès de lui, le R. P. Dagnand supérieur de Church Point, qui remplissait les fonctions de vicaire provincial. Après s'être concerté avec lui, le Père Blanche se remet en route pour Chicoutimi et c'est alors que furent arrêtés les différents projets d'établissement dans le diocèse de Mgr Labrecque : sa Grandeur daignait offrir à la Congrégation la paroisse du Bassin, plusieurs chaires dans son séminaire, enfin l'immense territoire de la côte Nord, devenu depuis le Vicariat Apostolique du Golfe St-Laurent.

Ce fut au cours de ce même voyage que fut acceptée la mission de Wonsocket (U.S.A.).

L'heure de l'exil pouvait sonner : avec le plus honteux cynisme les sociétés religieuses furent mises en France hors la loi, et leurs membres durent aller chercher sur la terre étrangère la liberté de se dévouer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

La plus large et la plus cordiale hospitalité nous était réservées dans la Nouvelle France où deux groupes importants de nos Pères vinrent, dans le cours de 1903, occuper les postes que leur avait ménagés la prévoyante sagesse des supérieurs et la bienveillance de Nosseigneurs les Evêques.

Sous l'impulsion des différents vicaires provinciaux qui se succédèrent depuis à la tête de la province, les RR. PP. Blanche, Dagnaud, LeVallois, Lebastard, de nouvelles fondations vinrent bientôt s'ajouter à celles qui existaient précédemment : celles de la Pointe au Père, de Rogersville, de Tobique, Lévis, Montréal, Bathurst, Chandlers.

C'était vraiment une nouvelle patrie que nous trouvions sur cette terre si profondément catholique et française : obéissants au mot d'ordre que le T.-H. Père nous donnait dans sa circulaire du 29 juillet 1905 : "*La-bas nous devons être... Canadiens*", nous nous sommes efforcés toujours de prendre à cœur les intérêts nationaux et religieux de notre pays d'adoption ; aussi avons nous été associés à toutes les grandes manifestations de sa vie catholique et française ; plusieurs de nos Pères ont eu le privilège de prendre part au 1er Concile plénier tenu à Québec en 1909 ; l'un d'eux, le R. P. LeVallois y eut même une part des plus actives, puisque sur la présentation de sa Grandeur Mgr O'Brien, il fit partie de la commission chargée d'en préparer et d'en reviser les "schemata" ; d'autres ont représenté la Congrégation aux imposantes solennités

du Congrès Eucharistique de Montréal en 1910, et du Congrès du Parler français qui en 1912 réunit à Québec l'élite de la race française au Canada. Depuis 1906, les Eudistes, dans la personne de sa Grandeur Monseigneur Blanche, ont eu l'insigne honneur d'être admis dans ce magnifique épiscopat canadien qui préside avec tant de dignité et de sagesse aux destinées religieuses et nationales de son peuple.

Aussi n'est-il pas surprenant que dans un milieu si favorable, et dans des circonstances si providentielles, notre Société ait trouvé au Canada sa vie normale ; elle y a repris ses œuvres ; elle y vit intensément cette vie apostolique et sacerdotale qui doit être la sienne ; on en jugera par les chapitres suivants, où l'on pourra recueillir les fruits de ses vingt-cinq années de fécond et laborieux apostolat en terre canadienne.

R. P. Em. GEORGES, *c.j.m.*

(Fin du chapitre liminaire)

REPARATION D'HONNEUR

Monsieur *Véritas*, qui connaît sans doute du latin, critique sévèrement dans l'Évangéline, les vues du conférencier de la soirée acadienne, donnée au Monument National le 16 octobre dernier, au bénéfice de la Revue. Nous avons intérêt à défendre notre illustre conférencier qui s'est si entièrement dévoué en cette circonstance, mais en toute justice pour le personnage en question, nous demandons au critique d'ajuster lui-même ses propres "lorgnettes".

Il faut se croire doué d'un jugement bien supérieur pour se permettre d'attaquer d'une manière si ironique, et en grand public, l'esprit d'observation de cet ami des Acadiens.

Pour peu que nous ayons étudié le moral de l'Acadien sur les côtes du Cap-Breton, sur les rives des Îles de la Madeleine, sur les plages de la baie Ste-Marie et dans les régions limitrophes du Nouveau-Brunswick, nous croyons que jamais psychologue n'ait aussi bien compris l'état d'âme d'un peuple, et que jamais conférencier n'ait parlé avec autant de connaissance de ces braves descendants français.

Même s'il s'eût glissé quelques exagérations dans cette causerie de Français à descendants français, nous serait-il permis de voiler, en un coup de plume anonyme, la carrière si bien remplie d'un apostolat de douze années chez les Acadiens ?

Heureusement, les sentiments de reconnaissance, envers ceux qui leur font du bien, ne manquent pas chez les Acadiens, et nous prions le digne personnage visé dans la critique de *Véritas*, de bien vouloir croire à la vérité des paroles qui lui sont adressées dans l'article intitulé "Hommages aux Canadiens-français" qui paraît dans ce numéro même.

Le DIRECTEUR.

Monseigneur Patrice Chiasson*

La population acadienne se souviendra longtemps des magnifiques solennités du sacre de Monseigneur Partice Chiasson, évêque de Lydda et vicaire Apostolique du Golfe St-Laurent.

Tout un numéro de la Revue acadienne ne serait pas trop pour léguer à la postérité un compte-rendu digne de ces réjouissances sans égales dans l'histoire de l'Acadie. Mais le format de notre organe nous force à en donner les principaux traits seulement.

C'est le 17 octobre dernier que, pour la première fois, l'Acadie avait l'honneur de saluer la plus haute dignité ecclésiastique au Canada dans la personne de son Éminence le Cardinal Bégin, Archevêque de Québec.

De même qu'autrefois les regrettés évêques de Québec, envoyaient de sensibles marques de sympathie à l'Acadie attristée, ainsi le successeur des Mgr De St-Valier, des Mgr Denaud et autres a voulu donner la meilleure preuve de sa haute estime du peuple martyr en se rendant lui même consacrer le deuxième évêque acadien sur le sol de l'Acadie en fête. Disons mieux, ce sont tous les cœurs canadiens-français qui se sont portés dans les personnes de leurs évêques (ou de leurs représentants) vers les plages de la baie Ste-Marie. Onze évêques accourus des différentes provinces du Canada et au delà de soixante quinze prêtres assistent le matin du 18 octobre dernier au sacre de Monseigneur Patrice Chiasson.

Un ami de la province de Québec a chanté ces belles fêtes en quelques vers :

C'est...fête d'Acadie,

Dans un vivant éveil de drapeaux étoilés !
L'essor des carillons soulèvent des vols d'âmes
Dans les alleluas dont se peuplent les airs,
Le long des chemins gais, plantés d'érables verts,
Où le feston de fleurs s'enlace aux oriflammes.

Mgr Chiasson est né au Grand-Étang, C.-B. (sur le bord du Petit Lac). Il consacra ses jeunes années à l'enseignement

* Voir sa phographie à la page II du volume de la Revue.

primaire, après avoir obtenu ses diplômes de l'école normale de Truro N.-É. et de celle de Frédéricton N.-B.

La mission de l'instituteur se rapproche sur bien des points de celle du prêtre. Le jeune Patrice ayant compris, dans son arondissement de campagne, le rôle du vrai maître d'école, voulu anoblir sa carrière en gravissant les degrés de l'autel et en devenant prédicateur de la chaire sacrée.

Il n'aurait su choisir meilleur poste que celui d'enseigner, à ses compatriotes qui en avaient tant besoin, les bases d'une instruction solide et d'une éducation franchement catholique. C'est le poste d'honneur qu'a gardé au collège Ste-Anne des RR. PP. Eudistes N.-É., pendant dix-neuf ans, Sa Grandeur Mgr de Lydda. Le collège Ste-Anne de la baie Ste-Marie compte sur sa liste d'anciens élèves les noms des deux premiers évêques acadiens.

Puissiez-vous Monseigneur de Lydda, par le mérite de vos années de sacrifices et de dévouement, susciter, chez nous, un grand amour de l'enseignement et par là fournir, dans tous les centres acadiens, des éducateurs dignes d'un si bel exemple.

Edmond-D. AUCOIN.

UN ECHOS

Selon les récits des fêtes du Sacre de Monseigneur Patrice Chiasson, l'Acadie a vécu, en octobre dernier, des jours de légitime réjouissance. Nous donnons ailleurs un compte-rendu de cet heureux événement. C'est Monsieur l'abbé J.-A. Richard, curé de Verdun, qui a eu l'honneur de représenter Sa Grandeur Monseigneur Bruchési à ces magnifiques solennités. Sa Grandeur n'aurait su mieux choisir parmi ses prêtres qui s'intéressent à l'Acadie M. le curé Richard est d'origine acadienne, et s'en souvient.

E. A.

Hommages aux Canadiens-Français

A peine les succès de la soirée de Grand-Pré viennent-ils de faire échos par tout le Canada que la Société Saint-Jean-Baptiste réunit encore le public montréalais pour l'entretenir de la patrie quasi légendaire d'Évangéline et lui permettre de contribuer à une autre œuvre acadienne.

Il eût été agréable au directeur de la Revue acadienne, bénéficiaire des recettes de cette fête de vous dire le pourquoi de cet organe, de vous faire connaître son origine pour le plus grand bonheur de l'ambiance intellectuelle de la Métropole, source d'inspiration sublime et de pensées généreuses et patriotiques. Depuis à peine 24 heures, il se sent douloureusement éprouvé par la mort d'un frère au champ d'honneur. A la suite de cette rupture inattendue de liens d'une affection tendre parce que familiale, son cœur saigne ; aussi nos sympathies les plus sincères lui sont-elles acquises. Nous partageons donc sa peine avec empressement. Pour ma part, comme président de la Succursale Abbé Casgrain, je me fais un devoir de partager sa tâche comme organisateur de cette soirée et par suite de me faire aussi fidèlement que possible l'interprète de quelques-uns de ses sentiments.

Permettez, alors, mesdames, messieurs, que je me borne à accomplir de nombreux devoirs de reconnaissance envers les personnes qui viennent d'assurer à cette jeune revue le doux et légitime orgueil de vivre encore quelques printemps, notamment envers les rédacteurs de journaux si sympathiques à notre cause, envers les officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste pour nous avoir prêté le concours de leur prestige, de leur influence et de leurs bonnes paroles, envers le R. P. Dagnand, mon ancien supérieur de collège et le grand prédicateur de la Chaire sacrée, enfin, envers le public canadien-français pour ses nombreuses souscriptions à la Revue comme pour son encourageante présence ici, ce soir.

Il est toujours beau, mesdames, messieurs, l'idéal que rêve dans son jeune âge tout homme travailleur et patriote. Son inexpérience ne lui permet pas de s'arrêter aux obstacles qui pourraient en entraver la réalisation. Il voit tout en rose et, envisageant l'avenir d'un œil serein, il voit au lointain des horizons de plus en plus captivants, de plus en plus vastes et de plus en plus éclairés par les lueurs sinon les rayons d'un soleil d'espérance et de

succès. Tel est à peu près le rêve qui a fait naître la Revue acadienne. Le projet était beau, grand, généreux et patriotique. Il était aussi des plus dignes d'encouragement. Le malheur, néanmoins, à voulu que les Acadiens eux-mêmes ne s'y intéressent pas autant qu'ils auraient pû le faire. Loin de moi, cependant, la pensée de vouloir les critiquer sévèrement sous ce rapport. Trop attachés encore pour la plupart à certains vieux préjugés qu'ils sont inévitablement portés à considérer comme "point utile" tout travail d'esprit et comme perdu tout temps consacré aux lettres comme aux recherches historiques et scientifiques. Il n'est pas lieu, cependant, de désespérer, car une réaction vraiment admirable se fait peu à peu par l'entremise des collègues classiques où les hommes de profession vont puiser ce goût de la lecture sérieuse et de l'étude véritable. Ce désintéressement des choses intellectuelles ou pour employer une expression chère à l'un des leurs, M. l'abbé Daigle, cette "pigritia acadiana" est la conséquence inévitable des malheurs dont les Acadiens ont été victimes durant de si longues années, et l'on ne saurait trop l'excuser d'autant plus que c'est un principe universellement reconnu qu'un peuple doit d'abord vivre sa période de formation matérielle avant de commencer à philosopher. Pour ces diverses raisons donc, les lettrés et les lecteurs sérieux étant peu nombreux en Acadie, et le coût d'impression subissant une augmentation de plus en plus ennuyeuse, la Revue acadienne, quelques mois après sa naissance traversait une crise financière dont elle serait probablement morte, si elle n'avait reçu le secours si généreux et si à propos de la Société Saint-Jean-Baptiste comme de ses officiers, hommes de devoir et d'idéal, hommes de cœur et d'énergie constante et persévérante, hommes par suite toujours prêts à encourager les mouvements visant à la survivance française et catholique par toute l'Amérique du Nord. Ils ne sauraient être trop félicités du dévouement et de la générosité dont ils ont fait preuve en cette circonstance. Ils se sont dépensés d'autant plus largement que cette réunion patriotique et nationale leur fournissait l'occasion, en plus d'aider la cause acadienne, de rendre service également à leurs compatriotes, car la page d'histoire si glorieuse du petit peuple acadien est aussi l'une des plus belles pages de l'histoire canadienne-française. Honneur donc et merci à la Société Saint-Jean-Baptiste. Honneur aussi et merci à ses deux principaux représentants ici ce soir : j'ai nommé M. Victor Morin et M. Guy Vanier.

Si le Canadien offre ses sympathies à l'Acadien quand l'épreuve le frappe, s'il l'aide à avancer quand il serait tenté de demander du repos, s'il lui tend une main loyale et secourable pour l'aider à se relever, c'est parce qu'il se sent attiré vers lui comme vers un frère, et d'autant plus tendrement que dans toutes leurs veines coule un même sang purement et chrétiennement français. Ce sang éminemment français et catholique, source inépuisable de tant d'énergie, de dévouement et d'héroïsme, a droit à son éloge ici ce soir, car il apparaît tout pur et non moins fort dans la personne du R. P. Dagnand. Toute âme noble et généreuse comme la vôtre, Révérend Père, repousse les louanges et il est difficile pour ne pas blesser votre modestie de faire l'éloge de vos actions quelques sublimes et éclatantes soient-elles. Permettez-moi, cependant d'ajouter qu'avec les Pères Sigogne, les Mgr Blanche et demain les Mgr Chiasson, vous avez été et êtes encore l'un des piliers de l'édifice qu'érigent en Acadie les Pères Érudistes et les Pères de Sainte-Croix pour la reconstruction nationale par le relèvement intellectuel, moral et social. Les nombreuses années que vous avez passées avec les Acadiens vous ont permis de les étudier, de les apprécier et de les aimer. Vous avez retrouvé en eux des fils de votre chère France ; vous avez trouvé des catholiques et pour ces deux motifs vous les avez aimés et les aimez encore. Votre apostolat, en effet, se continue et se propage chez eux par vos confrères, vos disciples et vos élèves comme par les retraites dont vous les faites bénéficier à l'occasion et à l'étranger par vos écrits comme par vos conférences toujours instructives, toujours enchanteresses comme celle de ce soir. Au nom, donc, de tous les Acadiens, permettez-moi, Révérend Père, de vous offrir mes félicitations les plus cordiales comme mes remerciements les plus sincères pour avoir si généreusement contribué au succès merveilleux de cette soirée—bouée de sauvetage de la Revue acadienne, sinon de la cause acadienne elle-même.

Il importe, en effet, que toutes les familles acadiennes sachent ce qu'ont été leurs ancêtres et pourquoi ils sont encore ce qu'ils sont, c'est-à-dire français et catholiques. Ils ne sont plus au lendemain de 1755. Victimes d'un pacte des plus infâmes, dispersés aux quatre coins de la terre, les maris séparés des épouses et les enfants des parents, aux yeux des nations, ils n'existaient plus que dans le souvenir. Leurs persécuteurs les croyaient à jamais anéantis et ils croyaient pouvoir sans crainte s'enorgueillir

de leur travail : le crime était accompli, la victoire était éclatante... l'Acadien ne reviendrait plus... Comment !... ce crime abominable ne recevrait pas son châtement?... La justice et la vertu ne seraient donc pas vengées?... Non, l'Acadien avait trop de coeur; le souvenir de sa chère Acadie lui était trop précieux; l'amour qu'il éprouvait pour ses pères comme pour son Dieu était irrévocable. C'est pourquoi il revit aujourd'hui et avec d'autant plus de vigueur que les Gabriels sont restés plus fidèles les uns à leur charrue et les autres à leurs filets de même que les Evangélines ne repoussent pas le berceau comme un châtement, mais l'accueillent religieusement comme une œuvre de reconstruction nationale. Si donc l'Acadien revit aujourd'hui, c'est parce que le germe qui donne naissance aux races reste indestructible aussi longtemps qu'il reste nourri par un sang éminemment français et catholique, car ce sang est celui dont Dieu se sert toujours pour accomplir les dessins de sa divine Providence... *Gasta Dei per Francos*... C'est avec raison, par conséquent, qu'on lui fait l'honneur de compter comme une force capable des plus merveilleux efforts pour le succès de la cause française en Amérique.

Cette force, l'Acadien doit la nourrir et l'animer par l'étude de son histoire et grâce à la propagande des journaux comme des maisons d'éducation, le jour viendra où il sera facile de faire pénétrer au sein de tout foyer acadien une revue soignée qui comme la Revue acadienne redirait chaque mois l'histoire des aïeux et les nobles ambitions de la génération présente et collectionnerait à l'occasion certains documents précieux pour les inscrire là où l'on pourrait dire d'eux... "scripta manent". Il est déjà consolant de voir presque tous les pères de famille continuer à recevoir leur journal, même après que la ménagère "a fini de tapisser sa cuisine" et surtout d'entendre nombre des têtes dirigeantes dire avec Salluste, cet historien latin, "qu'on peut-être utile à son pays aussi bien en écrivant des livres qu'en conquérant des provinces." Il n'y a donc pas lieu de désespérer. Le terrain est des meilleurs : la récolte dépendra de la semence; elle sera belle car la semence sera toujours celle du Canadien-français. C'est pourquoi je profite de l'occasion, mesdames et messieurs, pour vous féliciter et vous remercier au nom des Acadiens du bel exemple que vous leur donnez en tout et partout comme de la grande leçon dont vous voulez les faire profiter en vous rendant en aussi grand nombre

encourager l'œuvre de la Revue acadienne. Quand cet astre nouveau destiné à répandre la lumière nécessaire pour faire des Acadiens une nationalité vraiment digne de ce progrès et de cette rémunération que Dieu réserve aux peuples qui ont souffert pour la justice, la vérité et la vertu, vous vous joindrez à eux, en entonnant l'alleluia non seulement du réveil acadien, mais de la survivance française en Amérique pour contempler un spectacle des plus réconfortants, celui de voir, après avoir été ballottée durant des années par les flots d'une mer des plus orageuses, de voir, dis-je, entrer vers bon port à côté de la barque nationale canadienne-française, celle des Acadiens guidée sous un ciel des plus rassurants par l'étoile miraculeuse de l'Assomption et portant dans les plis de sa voile d'une blancheur immaculée comme dans ceux du tricolore les doux noms d'Acadie, d'Évangéline et d'Ave Maris Stella...

Edmond-L. AUCOIN.

TIRAGE D'UN \$10.00 EN OR

AU BÉNÉFICE DE

LA REVUE ACADIENNE

Offert par le directeur, (afin de couvrir le déficit de l'année 1917).

QUI AURA LIEU

LE 30 JANVIER 1918

En présence du Rev. J.-A. Richard, curé de Verdun, P. Q.

PRIX DU BILLET : - - **10 sous**

UN LIVRET DE 12 BILLETS, \$1.00

Les personnes qui recevront de ces billets voudront bien en retourner la valeur le plus tôt possible. Le succès de ce tirage décidera, avec les nouveaux abonnements, de la vie de la Revue.

LE VIEUX ROUET DE CHEZ NOUS

Près du poêle à deux ponts dans un coin du *grand bord*,
Bien souvent je revois le rouet de grand'mère,
Vieux bijou précieux, quasi-nonagénaire,
Monté de sa quenouille et de son cordon tors.

Il est fait de bois franc à la façon ancienne;
C'est l'aïeul qui le fit et y mit un grand sein,
Aussi tous les hivers ronronne dans son coin,
Le vieux rouet, ami de la femme acadienne.

C'est pendant la veillée, à la lueur du feu,
Qu'entre ses doigts experts tenant la laine fine,
La maman au *mitan* de sa bande lutine,
File le blanc tissu pour ses bambins frileux.

Mais dominant les voix, les ris et le tapage,
Du rouet l'on entend le ron ron familial,
Et le vent qu'en tournant, fait son épinglier,
Fait sauter les *cordons* rangés en étalage.

Cependant *Chaculot* du petit somme ami,
Vient *ouêtrer* doucement son petit *cagouette*,
Près des pieds de maman, sur la grande marchette
Et par ce bercement bientôt tombe endormi.

Ainsi, tous les hivers depuis ma souvenance,
Le vieux rouet fila la laine et le *défait*...

Jeunes femmes, tournez vous aussi le rouet ;
Des choses d'autrefois, gardez l'accoutumance.

Tourne, tourne, rouet ! Ton antique chanson,
Un bien doux souvenir en mon âme réveille ;
Souvenir du passé qui chaque jour s'effeuille,
Souvenir des anciens, de la vieille maison.

Emery du TERROIR.

LE RÉVEIL ACADIEN

Fidèle à son programme d'études et de réminiscences historiques sur le peuple acadien, la "Revue Acadienne" ne saurait laisser passer sous silence la soirée du Réveil acadien donnée au Monument National sous les auspices de la Société Saint-Jean-Baptiste et sous la direction du Dr E.-D. Aucoin. Elle est d'autant plus enchantée et empressée d'en donner, par la plume encore jeune d'un de ses humbles et assidus lecteurs, un compte rendu aussi exacte que possible, que cette soirée fût organisée expressément dans le but de lui venir en aide afin de prolonger son existence et lui permettre d'exercer sa digne mission qui est celle de nous parler, chaque mois, du pays d'Évangéline.

La soirée du Réveil acadien nous a laissé, à nous Acadiens de Montréal et à nos amis les Canadiens-français, un souvenir qu'on ne peut facilement oublier. Nous nous souviendrons longtemps de l'agréable impression qu'elle nous a faite car elle est une de celles que l'on aime à conserver et à communiquer à nos compatriotes qui n'eurent pas, ce soir-là, l'heureuse fortune d'entendre le savant conférencier qu'est le Révérend Père Dagnand, Eudiste, et de voir, côte à côte, dans une même salle, Acadiens et Canadiens fraterniser et donner preuve d'un rapprochement, se faisant de plus en plus intime, entre les deux peuples frères de sang et d'origine.

M. Victor Morin, président de la Société Saint-Jean-Baptiste ouvrit cette soirée. Dans une allocution qui ne manqua pas d'intéresser beaucoup, il fit remarquer que l'Acadie, sœur aînée des Canadiens-français les avait précédés dans la voie du martyre. Injustement trompés, cruellement châtiés et dispersés les Acadiens ont accepté leur malheureux sort avec soumission et confiance dans un avenir meilleur. Confiance dans un avenir meilleur, où ? Sur cette terre d'exil où leurs bourreaux allaient les disperser ? Non ! dans leur chère Acadie où ils reviendraient si on leur laissait une étincelle de vie. Ils y sont en effet revenus, se sont réinstallés et aujourd'hui ils sont nombreux. Cette conduite leur a valu d'être cités comme un modèle de résistance dans les persécutions. Il pourrait et aimerait parler plus longuement de ce peuple vraiment merveilleux, ajoute-t-il, mais comme les auditeurs, il a hâte lui aussi, d'entendre un conférencier de renom qu'il présente dans la personne du Rév. Père Dagnand, missionnaire eudiste.

Le Rév. Père Dagnand, qui n'était pas un inconnu dans la métropole fut salué d'applaudissements prolongés.

Il nous a parlé, non pas de l'histoire proprement dite des Acadiens, mais de leur vie, leurs coutumes et leur caractère. Le tableau qu'il nous a fait de ce peuple martyr est des plus exacts et des plus vécut et démontre que le peintre possède ce précieux don d'observation des psychologues les plus renommés. Son expérience parmi les Acadiens de la Baie Sainte-Marie, N.-É. où il a consacré douze années d'apostolat lui a permis de connaître l'Acadien tel qu'il est, c'est-à-dire méditatif, mélancolique et un peu rêveur.

Un des traits les plus frappants qui caractérise toute la personne de l'Acadien de nos jours, c'est, nous dit le conférencier, une tristesse instinctive : tristesse qu'il tient sans doute des Bretons de la mer, ces perpétuels rêveurs du pays de France. Quiconque est triste est songeur, aime le silence et quelquefois la solitude ! L'Acadien offre de ces traits ; il est tranquille et peu communicatif. Triste et méditatif il aime le silence prolongé et sa pensée fuit "comme la fumée qui s'envole de sa pipe." Pourquoi cette tristesse et ce silence ? Pourquoi n'est-il pas prime-sautier comme le Français et le Canadien-français son voisin ? Pourquoi ? Il se souvient des malheurs de 1755. Le souvenir de cette "chasse-à-l'homme" et des souffrances dont ses aïeux ont été les innocentes et héroïques victimes, semble le suivre partout. La série d'actes ignobles, actes qui n'ont pas de parallèle dans l'histoire des peuples ont malheureusement affecté son tempérament et exercé sur lui une influence plutôt néfaste qui se manifeste dans ses actes privés comme dans sa vie publique. Ce triste souvenir des persécutions et des souffrances de ses aïeux étant gravé dans sa mémoire, est-il étonnant qu'il soit porté à méditer et à réfléchir ? Est-il d'avantage surprenant qu'il ne soit pas prime-sautier et qu'il ait rarement un trait d'esprit à lancer ? Non ! et alors point n'est besoin d'ajuster ses "lorgnettes" pour "voir" que l'Acadien est bien en général tel qu'il a été dépeint au Monument National.

Chez ceux qui méditent et qui rêvent on trouve des artistes. L'Acadien, en effet, est un artiste et artiste "jusqu'au bout des ongles" ajoute le conférencier. Ici, il nous invite à entrer dans la maison d'un fils de l'Acadie ; mais il nous conseille de ne pas tenter d'entrer par la porte de l'arrière. La gardienne de la maison ne le veut pas. Le prêtre, le médecin et les étrangers doivent

entrer par la "grande porte" qui est la porte du devant. L'Acadienne, hospitalière des plus bienveillantes convie ses visiteurs au salon. L'intérieur de sa maison n'offre rien de luxueux, mais par contre tout est disposé avec ordre et tout est propre. Ce qui frappe l'œil, en entrant, sont ces multiples tapis crochetés et peints qui couvrent le parquet. L'étranger en est émerveillé, car ces tapis, œuvres de nos Acadiennes, sont des merveilles de talents. Un évêque présent à la fête d'ouverture du collège classique de la Pointe de l'Église (Church Point, N.-É.) s'étonna de la parfaite disposition des formes et des couleurs d'un immense tapis représentant les armes du collège et ornant le sanctuaire. Un Père lui ayant appris que c'étaient les Acadiennes de la paroisse qui l'avaient fabriqué il répondit : "Allez leur crier toute mon admiration pour leur talent merveilleux."

Si les femmes sont artistes, les hommes ne le sont pas moins. Ils possèdent de nombreux talents que l'occasion seule très souvent, sait dévoiler. La nécessité, dit-on, est la mère des inventions ; c'est vrai et en Acadie on pourrait ajouter qu'elle est l'exploratrice des talents enfouis. Par nature et par besoin ils sont architectes, dessinateurs et sculpteurs. Comme preuve le conférencier sut nous fournir plusieurs exemples très intéressants.

Dans le domaine surnaturel, les Acadiens ne sont pas moins admirables ni moins étonnants. Ils ont conservé la foi robuste de leurs aïeux qui, longtemps seuls et abandonnés sont restés fidèles à leur Dieu sans voir de prêtres pendant des années. Avec cette arme que leur ont léguée leurs pères, les Acadiens comme groupe, n'ont jamais apostasié. Leur foi dans la Providence est inébranlable ; dans les revers comme dans la joie ils la bénissent toujours. Le rôle qu'ils accomplissent en Acadie, au milieu de la liberté de mœurs qui les entourent, est des plus bienfaisants, car leurs mœurs, à eux, sont profondément Catholiques.

M. Guy Vanier, avocat, ami très sympathique des Acadiens fut l'orateur suivant, et sut comme toujours intéresser beaucoup son auditoire.

Les deux familles françaises sont trop longtemps restées ignorantes l'une de l'autre, dit-il. Il conviendrait de se rapprocher afin de se mieux connaître et de mieux s'entr'aider. Il encourage donc l'union entre les deux peuples, mais une union libre sans domination et sans asservissement national. Les Canadiens-français,

ajoute-t-il, ont tout intérêt à se rapprocher des Acadiens, étudier leur histoire d'où se dégagent tant de leçons d'énergie et de vaillance.

Ses remarques furent très goûtées.

M. le Dr E.-D. Aucoin qui devait clore la soirée dont il était l'organisateur en fût empêché par la triste nouvelle qui lui apprenait, la veille même, la mort de son jeune frère Hubert au champ d'honneur.

Son homonyme, M. Ed. L. Aucoin, E. E. M. le remplaça. Quoique pris à l'improviste notre jeune mais habile orateur sut nous intéresser au plus haut point en nous parlant du but et de l'œuvre de la Revue acadienne.

L'espace me manque pour dire combien la musique de M. Claude Doiron et le chant de Mlle E. Temple furent appréciés.

Somme toute, cette soirée qui fut une des plus intéressantes, autant par la valeur et la dignité des orateurs que par le choix des sujets traités, vaut bien d'être insérée dans nos archives.

A.-L. A.

Les vocables Algonquins, etc.

(suite)

“La tribu des Micmacs appartient à la grande famille des Algonquins, qui occupait jadis la moitié de l'Amérique du Nord. Les Abénaquis ont gardé le souvenir d'une alliance ancienne, ou confédération établie entre eux pour résister efficacement aux incursions des Iroquois. Un indien instruit de Oldtown, Maine, a consigné par écrit cette tradition des Peaux-Rouges et beaucoup d'autres choses anciennes.

“Leur pays, dit-il, fut partagé en trois immense régions ou provinces. La première devait appartenir pour toujours au PÈRE des nations et à son peuple; c'était OTTAOUAKIAG, le pays des Outaouais ou 'terre des origines.' La deuxième était pour le fils aîné; elle s'appelait OUAPANAKIAG, 'pays de l'aurore,' ou pays des Abénaquis et des nombreuses tribus qui s'y rattachent. La troisième province était celle du PLUS JEUNE: MIKMAKIAG, pays des Micmacs, en leur langue *Migmagig*, 'contrée de l'amitié' ou pleine 'd'agrément,' située tout à l'est, sur les bords du Grand

Lac d'eau Salée: c'était l'Extrême Orient des Algonquins. Le pacte fut scellé par une cérémonie symbolique. Le plus ancien des *Micmacs* présents fut mis dans l'état où il était sorti au du sein de sa mère et couché dans TKINAGAN ou berceau sauvage; il y fut gardé et nourri toute la journée, comme un petit enfant. A chaque réunion périodique, tous les sept ans, on répéta la même cérémonie, jusqu'à l'arrivée des blancs. On montrait par là que MICMAC ayant été choisi une fois comme le plus jeune fils, il devait toujours rester le Benjamin de la grande famille du Nord" (*Life and Traditions of the Red Man*, by Joseph Nichols, Oldtown, Maine, 1893, p.130)

"Ces indiens ont toujours occupé la partie orientale du Canada, elmi OSAOFG OFSFGFOANFG, 'la pointe extrême du soleil levant,' comme ils disent.

"Ils sont aujourd'hui disséminés un peu partout en petits groupes. Le plus considérable est Restigouche, sur la Baie des Chaleurs: c'est la métropole des *Micmacs*. Mais le grand chef de toute la tribu réside au Cap Breton.

"Le nom de *MIGMAGIG* s'appliquait particulièrement à la région de la rivière Miramichi, dont le nom n'est peut-être qu'une transformation du premier. Les anciennes relations ignorent totalement le nom de *Micmacs*: le Père Biard et Lescarbot, comme Champlain, ne parlent que des Souriquois, un nom local ou régional. Le Père Lallemand nomme: les sauvages du Cap Breton, 'les Souriquois qui sont plus avant dans les terres (N.E.) ceux de Miscou (N.B.) ceux de Gaspé, etc.,' Le Père Leclercq nomme ses sauvages Gaspésiens, nom local également. Il est possible encore que les *Micmacs* aient voulu cacher intentionnellement leur véritable nom que l'on trouve mentionner officiellement pour la première fois dans une liste de présents faits à la tribu, en 1693. Mais il est certain que tous ces noms locaux ne désignent qu'un seul peuple, ayant un même chef et une même langue."

Il semble hors de doute que le nom de *Micmac* donné à la tribu qui habitait originellement et habite encore le Nouveau-Brunswick, lui vienne de l'Amérique même, peut-être bien de l'Amérique du Sud, si l'on en croit Huet, cité par Ménage, qui dit dans son dictionnaire: "L'on appelle *micmac*, dans le Pérou, les colonies envoyées d'une province dans une autre. Cela s'apprend de plusieurs endroits de l'histoire des Incas de Garcilasso de la Vega. Ce mot semble avoir passé en Espagne et de là être venu jusqu'à nous."

Ceci est plutôt vague; mais le fait que le nom n'est arrivé qu'assez tard dans l'histoire lui donne de la *consistance*.(1) D'un autre côté, Littré, qu'il ne faut jamais négliger, nous dit que *micmac* vient de l'allemand *mishmasch*, de *mishen*, *mêler*."

Mishmasch signifie mélange, confusion. Le mot anglais, *to mix* appartiendrai à ce radical.

Une autre autorité rattache l'un et l'autre mot au latin *miscere*, mêler.

J'ai moi-même vu le mot écrit *micmah*, dans quelque auteur du XVII^e siècle, dont je ne puis me remémorer le nom.

Il y a ici, ce me semble, confusion. Nous sommes en présence de deux vocables qui n'ont de commun qu'une similitude de sons, l'un de provenance germanique ou latine, l'autre d'origine américaine. Il est assez mal aisé, ethnologiquement il est impossible, de rattacher le nom honorable donné par les Français—assez tardivement—à cette tribu de fidèles et dévoués Sauvages, nos alliés et amis, depuis le premier jour jusqu'au dernier jour de la colonie française, à un radical tudesque, voire latin, dont la signification, jusque dans ses plus éloignés dérivés, est plutôt péjorative. Pour ma part je préfère à tout ce qui précède le mot sauvage *micmack* ou *micmak*, qui signifie *allié*, paraît-il.

MICOUANNE :

Écrit *micouenne*, par les écrivains canadiens \ Ecuelle, *casseau* de *mashkoui* ; grande cuillère de bois avec laquelle les Sauvages mangent la *sagamité*, et le *fricot*.

D'après le *Parler Français*, *micouenne* signifierait surtout, dans la province de Québec, "une grande cuillère en bois ou en écorce pour mettre le sucre en moule."

Ce mot se prononce plutôt *mischcouanne*, en Acadie. Vient de l'algonquin *emikwan*.

MITASSE : Jambière, genouillère.

Mot d'origine iroquoise, employé par les Canadiens, mais inconnu en Acadie.

MOCCASINE ou MOCAZINE :

Soulier sauvage en peau non tannée. Les dictionnaires donnent *mocassin* ; mais Chateaubriand l'épelle *mocassine* : Atala "me broda des *mocassines* de peau de rat musqué."

1.—*Consistance*, dans le parler des Acadiens, signifie, par extension, vraisemblance apparence de vérité. Cette locution; ça ne consiste en rien, signifie, ça n'a pas d'importance.

“Outre ces grands bas de chausses, les nôtres (sauvages) usent de souliers qu’ils appellent *Mekezen*, lesquels ils façonnent fort proprement. Le cuir n’en est pas corroyé ni durci.” *Lescarbot*.

MOCAUQUE :

Savanne. Employé en Acadie.

MOUFFETTE :

C’est le nom qu’au Labrador on donne à la “bête puante” *skunk* en anglais, le *mephitis americana* des zoologistes. Ce mot est-il bien d’origine sauvage ?

MOYAC ou MOÏAC :

Canard sauvage, connu sous le nom de *eider*, et dont les plumes fournissent l’édredon. C’est l’*eider-duck* des Anglais ; pour les ornithologistes, *somateria mollissima*.

Jacques Cartier les appelle *canne*.

NAGANES :

“Les nâganes sont de jolies planchettes, munies de lacets, de cerceaux et d’une courroie de porteur, sur lesquelles on emmaillote les enfants à la mamelle : espèces de nattes élégantes, qui sont les berceaux des petits sauvages.” J. C. Taché, *L’Ile-au-Massacre*.

NIGOGUE :

Harpon fait d’un dard entre deux machoires mobiles et dont on se sert pour prendre l’anguille. le jour, dans l’eau calme et, la nuit, aux flambeaux. L’anguille *vasée* se prend au harpon.

On prend aujourd’hui l’*épélan* avec de minuscules *nigogues*.

NIJAGAN :

“Voici comment on fait un *nigeagan* : on plante des pieux l’un contre l’autre, à l’embouchure des ruisseaux et des rivières où la mer monte ; le poisson passe par-dessus à marée haute, pour aller chercher à s’engraisser du limon des marais : quand la mer a baissé, et que le poisson a manqué d’eau, il suit le jusan ou le reflux, et ne pouvant plus repasser par-dessus les pieux, l’eau étant trop basse, il s’y trouve arrêté, et l’on va les prendre.” *Dierreville*. p. 58.

Dans le golfe Saint-Laurent, où la marée est beaucoup moins haute que dans la baie de Fundy, les *nijagans* se font d’autre façon.

Le mot est passé dans la langue courante des Acadiens. Le *nijagan* correspond, je crois, au *trap-net*, que les pêcheurs de la Méditerranée appellent le *thonaire*, du radical *thon*.

ONONDOTRA :

Ce vocable, d'origine algonquine, est inconnu en Acadie, se dit pour rat-musqué, dans la province de Québec. C'est le *ondatra-zebeticus* de Lesseing.

ONONTIO :

Littéralement *Montmagny*, ou *Grand'montagne*. Mot par lequel les indigènes désignaient le gouverneur.

Ce terme est inconnu du peuple, mais les poètes l'ont conservé.

ORIGNAL :

Les anciens, parmi les Acadiens, disent *orignâ*. C'est *orignac*, avec la chute du *c*, comme *Matapédiâ*, pour *Metapédiac*. Les premiers auteurs qui font mention de l'élan du Canada, écrivent également *orignac*.

Nous lisons dans Lescarbot : "Les Basques appellent un cerf ou ellan, *orignac*," et, en un endroit autre : "l'élan, lequel les sauvages appellent *aptaptou*, et non Basques *orignac*."

On peut conclure par ce qui précède, que le mot *orignac* (original) vient du basque. Plusieurs croient, que c'est un mot d'origine indienne.

L'original est le *cervus alces* de Linnée, le *moose* (mot d'origine abénaquise) des anglais.

OUANANCHE :

Saumon d'eau douce, le *salmo salar*. Diffère du *touladi*.

OUAROUARI, (WARWARI) :

Vacarme assourdissant. Ce mot paraît être une onomatopée; mais, d'un autre côté, on donne, aux Antilles, le nom de *hourwari* ou *wourwayry* à une bourrasque mêlée d'éclairs et de tonnerre.

Les Acadiens emploient ce terme presque universellement : C'est un *ouarouari* à ne pas s'entendre ; l'assemblée a tourné en un véritable *ouarouari*.

OUAOUARON (wâwâron) :

Grosse grenouille verte, qui, durant les nuits du printemps, remplit les marécages du bruit énorme de sa voix.

Ce pourrait bien être une onomatopée, et je serais porté à le croire, si les Iroquois n'avaient le mot *ouaron* qui signifie également une grosse grenouille.

OUTIKO :

"Géant, ou monstre fabuleux, dans les légendes sauvages."

S. Clapin, *Dictionnaire*.

OURAGAN :

Tempête de vent d'une violence extrême.

C'est aux Antilles, une cyclone d'un diamètre variant de 50 à 100 milles, avec une vélocité de 80 à 130 milles à l'heure.

On trouve ceci dans Nierr. *Histoire véritable de certains voyages périlleux*, citation de Ménage :

"Le mot *uracan* est un vocable des insulaires (Antilles) lequel signifie en leur langue les quatres vents joints ensemble et poussants l'un contre l'autre."

Le mot est écrit *huracan* par Oviedo et *furagan* par Pierre Martyr, les deux premiers écrivains qui en font mention.

Il pourrait se trouver quelque lien de parenté entre *ouragan* et le *barogan* des Mongols, deux mots qui ont la même signification.

PAGAIE, prononcé *pagaye* ou *pagaille*, en Acadie.

Petit aviron à large pelle, manié avec les deux mains, sans qu'on l'appuie sur le plat-bord de l'embarcation et qui n'est pas retenu par un *toulet*, comme le sont les grands avirons.

Ce mot paraît venir d'un arbre de la Guyanne, appelé *pagaié*, avec le bois duquel on faisait des rames et des avirons.

PATATE :

La *patate* de France n'est pas celle du Canada. Notre *patate* est ce que les Français appellent *pomme* de terre, et leur *patate* est ce que nous connaissons sous le nom anglais de *sweet potato*. Cette dernière, peu connue, nous vient des Antilles et de la Floride.

Pour les botanistes, la *patate* canadienne est le *solanum tuberosum*, et celle du dictionnaire de l'Académie est la *convolvulus batatas*.

PACANE :

Coudrier, noisetier ; probablement le *carya olivariformis*. Mot tiré de l'algonquin. S'emploie pour désigner la noix même.

PAPOIS :

Ecorce et feuilles broyées, que l'on fume en guise de tabac. Ce mot, d'après M. Benjamin Sulte, est tiré de la langue algonquine.

PEKAN :

Espèce de martre ; la *mustella Canadensis*. Ce mot, inconnu en Acadie, est en usage dans la province de Québec.

PEMMICAN :

Ce mot, qui n'est guère connu des Acadiens, nous vient des indigènes de l'ouest du Canada.

C'est chez les sauvages, une préparation faite avec du maigre séché, puis battu (*mâché*) et mélangé ensuite avec des substances grasses de façon à en faire des galettes.

Les blancs en font un objet de nourriture concentrée, à l'usage des soldats en campagne, et des entrepreneurs de lointaines excursions.

PETUN :

Mot d'origine brésilienne et synonyme de *tabac*. Les Bas-bretons disent *butun*.

Beaucoup employé, autrefois, ce mot est aujourd'hui à peu près disparu. Il n'a jamais été en usage parmi les Français d'Amérique.

“Temoïn m'en sera l'herbe appelée des anciens *petum*, à présent *cathérinaire*, ou *medicée*, ou *herbe à la royne*.” Paré.

A former le verbe *pétuner*, fumer, priser, ainsi que *pétuneux*, fumeur de tabac, et *pétunoir*, calumet.

“Les anciens remplirent de tabac leurs pétunoirs.”

PETUNIA :

Ferland, *Histoire du Canada*.

Plante bien connue, de la famille des solanées. Originaire de l'Amérique du sud.

PICHOU :

Etre laid, difforme—Mot pris de la langue algonquine, d'après Benjamin Sulte.

On dit dans le pays de Québec : laid comme *pichoune*.

PICOUILLE :

Mot emprunté à la langue des Algonquins, d'après B. Sulte, et qui signifie, maigre, décharné.

PIMBINA :

Corruption du mot *pipeybinao*. Viorne comestible; fruit du *viburnum* de Linnée; *high cranberry*, en anglais. Rivière et las *Pimbina*, dans la province de Québec.

PIOUI :

Duvet des oiseaux. Ce mot, employé dans la province de Québec, semble inconnu des Acadiens. Tiré d'un radical sauvage.

P. POIRIER.

(à suivre)

Tables générales des Matières

REVUE ACADIENNE

	PAGES
AUCOIN, DR E.-D. —	
Notre Mission Sociale,.....	48
La Cloche de Grand-Pré,.....	96
Sentiments de reconnaissance,.....	108
Monseigneur Patrice Chiasson,.....	183
E. A. (DR E.- D. Aucoin) —	
"Par chez nous",.....	38
"Par chez nous",.....	54
L'Ésprit Acadien,.....	61
"Par chez nous",.....	70
"Par chez nous",.....	86
"Par chez nous",.....	102
"Par chez nous",.....	118
La Corvée,.....	129
"Par chez nous",.....	431
"Par chez nous",.....	150
"Par chez nous",.....	166
AUCOIN, AMEDEE-L. —	
Mon pays, Mes amours,.....	36
Partialité en histoire,.....	144
Les écoles de la Nouvelle-Écosse,.....	159
Le réveil acadien.....	191
AUCOIN, EDMOND-L. —	
Un astre nouveau,.....	43
Hommages aux Canadiens-français,.....	
Quelques mots sur Paul Mascarène,.....	41
BOURGEOIS, l'abbé F. —	
Évangéline, (poésie),.....	119
BOURGEOIS, R. P. PH.-F. —	
L'Étandard Acadien,.....	51
BIRETTE, R. P. CHARLES. —	
La Survivance française,.....	113
BOURASSA, HENRI. —	
La cloche de Louisbourg,.....	126
BEAUCHEMIN, NEREE. —	
Quand nous ressusciterons,.....	77
BOUDREAU, l'abbé ALFRED. —	
Au berceau d'Évangéline,.....	120
C. —	
DIRECTEUR, (le), —	
Notre but et notre programme,.....	1
Réparation d'honneur.....	182
DIRECTION, (la), —	
Note,.....	42
Note,.....	72
Note,.....	99
Une preuve de Solidarité,.....	149
Aimable réponse,.....	149
Nouveau-Brunswick,.....	149
DUGAS, l'abbé A.-C. —	
Acadie et Acadiens,.....	64
Acadie et Acadiens, (suite).....	80
Acadie et Acadiens, (suite).....	98
GAUDET, PLACIDE. —	
Les auteurs paternels et maternels de M.	
Nap. Bourassa,.....	12
Arbre généalogique du Sénateur Bourque,...	53



	Pages
GEORGES, R. P. ÉM. —	A travers vingt-cinq années d'apostolat, (Les Eudistes au Canada),..... 135, 153, 173
HEBERT, CASIMIR. —	Préface au "Pays d'Évangéline",..... 39
HEBERT, DR A. —	Le vieux berger solitaire,..... 87
MALCHELOSSE, MME ALFRED —	Bienvenue, (poésie),..... 19
MALCHELOSSE, GERARD. —	Longfellow,..... 14
	M. l'abbé H.-R. Casgrain,..... 55
	La vieille cloche de Louisbourg,..... 127
MILLER, ÉMILE. —	L'Histoire Acadienne,..... 124
POIRIER, HON. PASCAL. —	Des vocables algonquins, caribes qui sont entrés dans la langue. 103, 130, 141, 162, 194
PONCHEVILLE, l'abbé THELLIER de. —	Regret,..... 112
ROBICHAUD, D.-T. —	La population du Nouveau-Brunswick,..... 61
	La population de la Nouvelle-Écosse,..... 93
REDACTION; (la). —	In memoriam,..... 140
	La Collection complète,..... 161
RICHARD, D. —	Feu Mgr M.-F. Richard,..... 89
RICHARD, (Mgr) M.-F. —	Approbation de la fête des Acadiens,..... 117
SULTE, BENJAMIN. —	Coup d'œil sur l'Acadie,..... 3
	Pourquoi écrire l'histoire,..... 34
TERROIR, (DU) ÉMERY. —	Le vieux rouet de chez nous. 190
	Ante Lucem,..... 151
VILLENEUVE, R. P. R. —	Les leçons du Miracle Acadien,..... 6
VOYAGEUR, (un). —	A la baie Sainte-Marie,..... 142
X —	L'Église et l'École en Acadie sous le Régime français,..... 71
ZIDLER, GUSTAVE. —	Le Cantique à l'Étoile des mers,..... 21

GRAVURES :

Mgr Patrice Chiasson,	II
Mgr Édouard LeBlanc,.....	20
L'Abbé H.-R. Casgrain,.....	56
Mgr M.-F. Richard,.....	90
La Cloche de Louisbourg,.....	128

Le Pays d'Évangéline

PAR LE

DOCTEUR E.-D. AUCOIN

Préface par M. C. HEBERT et Introduction par M. B. SULTE

A vendre chez l'auteur 1918, rue Saint-Denis et dans les principales
librairies de Montréal. Prix du volume - - - 30 sous franco

Librairie Ducharme

TELEPHONE, MAIN 7031

Vieux livres et manuscrits achetés et vendus à des prix
raisonnables. Pour tout travail canadien dont
les éditions sont épuisées veuillez nous
écrire ou nous rendre visite à
notre nouvelle adresse:

G. DUCHARME

Nos 36 ET 36a RUE NOTRE-DAME OUEST,

(Au-dessus de la Librairie J.-A. Derome)

MONTREAL.

Heures de bureau: 9 à 11½ a. m. et 1½ à 5 p. m.

Messieurs de la haute-ville, Montréal

Faites faire vos travaux d'impression à l'imprimerie du journal

LE NORD

Satisfaction garantie.

176, rue Beaubien

TEL. ST-LOUIS 1298

Maintenant que la saison froide est arrivée venez vous procurer vos habits d'hiver. Malgré l'augmentation du coût des marchandises, nos prix sont toujours les mêmes.

JOSEPH COURVILLE, ENG.

Tailleur, agent du "SEMI-READY"
Habits pressés et réparés.
Coiffures d'enfants, une spécialité.

NOUS TENONS LA MERCERIE
COMPLETE
POUR HOMMES

381, RUE BEAUBIEN

CONSULTATIONS

2 à 4 P. M.

7 à 9 P. M.

TEL. S.-L. 6085

Tél. St-Louis 3732

Docteur C.-E. Gaudet

EX-INTERNE DES HOPITAUX
NOTRE-DAME ET ST-PAUL

MALADIE DES ENFANTS

2491, rue Mance
ANGLE BERNARD

Montréal

A. Cadieux

Manufacturier Dentaire

237, rue Chambord, Montreal
Angle Mont-Royal

TIRAGE D'UN \$10.00 EN OR

— Au bénéfice de —

LA REVUE ACADIENNE

Offert par le directeur, (afin de couvrir le déficit de l'année 1917).

QUI AURA LIEU

LE 30 JANVIER 1918

En présence du Rev. J.-A. Richard, curé de Verdun, P. Q.

PRIX DU BILLET : - - - - 10 sous

UN LIVRET DE 12 BILLETS, \$1.00

Les personnes qui recevront de ces billets voudront bien en retourner la valeur le plus tôt possible. Le succès de ce tirage décidera, avec les nouveaux abonnements, de la vie de la Revue.